

Lara Lalman¹

Une histoire de sorcières

En 2014, Rina Nissim² publie « Une sorcière des temps modernes³ », livre témoin de son expérience militante dans le Mouvement pour la santé des femmes. En conférence, elle justifie le titre par le fait qu'à une autre époque, elle aurait fait partie de celles qui risquaient le bûcher et se sent dans cette filiation de femmes autonomes, résistantes au pouvoir et au système dominant, proches des classes populaires et porteuses de savoirs.

C'est cette histoire fragmentaire qu'il nous paraissait intéressant d'approcher ici par quelques lectures, après avoir abordé par ailleurs l'expérimentation pratique dans nos activités et autres publications⁴. Les enjeux sont en effet multiples et la recherche elle-même n'y accorde pas beaucoup de crédit au regard de critères scientifiques édictés par une pensée dominante – à savoir la seule prise en compte de sources écrites directes à travers une transmission académique. Les savoirs empiriques ne font pas forcément l'objet de traces écrites, l'écriture n'étant pas de tous temps un mode de transmission accessible à tou.te.s et utilisé par toutes les couches de la population. Par ailleurs, occulter ces savoirs et pratiques a été un enjeu politique et économique de cette histoire qui est celle de la santé sexuelle et reproductive des femmes aujourd'hui.

Un trou noir dans l'histoire

Plusieurs auteur.e.s situent un trou, une cassure dans la transmission autour de la santé reproductive et sexuelle lors de ce qu'on a appelé la chasse aux sorcières. Cette répression de plus de deux siècles arrive en même temps que d'importants soulèvements populaires à un moment où la condition des femmes, si elle n'était pas toujours enviable, ne s'améliore pas avec le siècle dit des Lumières. Le contrôle du corps féminin (des corps tout court d'ailleurs) semble même s'intensifier. Et cela se passe entre la fin du XVe siècle et le début du XVIIIe. Silvia Federici⁵ suggère d'ailleurs que ce féminicide a été un élément constitutif de la transition vers le capitalisme⁶, et met en lumière la menace que représentaient ces femmes pour le pouvoir, religieux, certes, mais surtout économique et politique : la plupart paysannes, pauvres, âgées, veuves, matrones ou guérisseuses. « La persécution des sorcières était liée à

¹ Chargée de projets au CEFA asbl

² Naturopathe suisse, auteure de nombreux ouvrages consacrés à la santé des femmes, fondatrice des éditions Mamamélis.

³ Editions Mamamélis, 2014

⁴ cf. [Entre intimité et subversion. Quand les femmes se réapproprient leur corps, leur sexe et leur santé](#), étude CEFA, 2015 ; [L'autosanté: pratiques et savoirs de femmes](#), analyse CEFA, 2013

⁵ Silvia Federici, *Caliban et la sorcière*, Entremonde, 2014

⁶ « Le déchaînement d'une campagne de terreur contre les femmes, une persécution sans équivalent, a affaibli la résistance de la paysannerie européenne face à l'attaque de la gentry et de l'Etat, au moment où la communauté paysanne était déjà en train de se désintégrer sous l'effet combiné de la privatisation de la terre, de la hausse des taxes et de l'élargissement du contrôle de l'Etat sur tous les aspects de la vie sociale. » (Federici, p.295)

trois processus enchevêtrés : l'expropriation de la terre et des ressources naturelles, l'expropriation du savoir, et la guerre contre la conscience de l'immanence, inhérente aux femmes, à la sexualité, à la magie. »⁷ Selon Ehrenreich et English⁸, c'est là que se situe la rupture de la transmission⁹ : le savoir empirique des femmes a été évincé pour installer le corps médical et un savoir inaccessible, codé, et étranger, qui renforce le pouvoir en place sur les corps et les êtres. En effet dès lors que la pratique de la médecine fut légalement reconnue uniquement par le passage à l'université, interdite aux femmes, la santé humaine devenait l'affaire de l'Eglise (dont le poids moral pesait sur la formation) et de l'Etat. Les médecins en devenaient les garants moraux. Une série de dérives normatives en ont découlé, violences contre le corps humain à travers les femmes.

Le corps : première machine du capitalisme

« En transformant le travail en marchandise, le capitalisme pousse les travailleurs à soumettre leur activité à un ordre extérieur sur lequel ils n'ont aucun contrôle et avec lequel ils ne peuvent s'identifier. »¹⁰ Une aliénation du corps à l'encontre de la satisfaction de nos besoins et du plaisir de vivre : c'est l'évolution vers laquelle nous a emmené l'ère industrielle selon Max Weber¹¹.

Pour Federici, le corps est attaqué comme source de tous les maux dès lors qu'il n'est pas sous contrôle : derrière cette idéologie se cache la peur d'un peuple « clochardisé et émeutier ». Le corps résiste pourtant à la discipline du travail, venant contredire le modèle cartésien, mécaniste selon lequel le corps se maîtrise à volonté. En effet Descartes s'est montré un bon allié du capitalisme en ce sens qu'il a divisé le corps pour observer son fonctionnement : cela participait d'un mouvement de spéculation sur le corps comme première source productive avant tout développement technologique. Un corps « désenchanté, profané ». Divisée en parties fonctionnelles, cette machine de travail s'adjoignait ainsi une autre machine, celle à reproduire le travail : l'utérus !¹²

Le développement même des sciences sociales, toujours selon Federici, repose sur « l'homogénéisation du comportement social et la construction d'un prototype individuel auquel tous devraient se conformer »¹³ : une « nouvelle science » qui mesure les comportements sociaux, appelée de manière très illustrative « arithmétique politique » selon

⁷ Starhawk, « Le temps des bûchers » in *Femmes, magie et politique*, Cambourakis, 2015

⁸ Barbara Ehrenreich et Deirdre English, *Sorcières, sages-femmes et infirmières*, Editions du remue-ménage, 2005 (1^e édition : 1976)

⁹ Exception faite qu'elles situent cela erronément au Moyen-Age et ne font donc pas le lien avec le siècle des Lumières.

¹⁰ Silvia Federici, *op. cit.*, p.241

¹¹ Max Weber, *L'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme* (1920), cité par S. Federici, *op. cit.*, p.241

¹² Silvia Federici, *op.cit.*, p.263

¹³ Id., p.266

la terminologie de Hobbes - soit la naissance des statistiques et de la démographie au carrefour entre rationalisation scientifique et assujettissement du corps social¹⁴.

Le self-help : un outil de prise de conscience et de pouvoir politique

Lorsque le self-help apparaît¹⁵ dans les années 1970, c'est au sein du mouvement de libération des femmes, lui-même né d'une frange intellectuelle et culturellement favorisée de femmes militantes dans différents mouvements sociaux et politiques où les hommes ne leur laissent pas la parole. Or leur aide pour distribuer les tracts, assurer l'intendance semble tomber sous le sens, tout comme leur partenariat... au lit !¹⁶ C'est de leur révolte que naît la prise de conscience d'un système de domination jusque dans leur corps, leur intime depuis des siècles. En solidarité avec les luttes des femmes contre les inégalités sociales¹⁷, cette deuxième vague féministe dite radicale, tend, non plus seulement à réclamer la place des femmes dans toutes les sphères de la société d'égal à égal avec les hommes, mais de changer tout un système d'oppression... capitaliste, raciste et sexiste : les champs d'action se croisent.

Et alors que l'accès à l'avortement et à la contraception semblent consacrer la libération sexuelle pour l'humanité occidentale, ces femmes militantes crient qu'il ne s'agit pas de leur libération à elles et commencent à dire non !

C'est dans ce contexte que se réunissent, un peu partout en Europe et en Amérique du Nord, des groupes de « prise de conscience » et des groupes d'action, où se délient les langues autour des expériences privées du corps, de la sexualité, du rapport au partenaire, au corps médical, à la génération au-dessus et à celle en-dessous. Prise de conscience que ce qui nous concerne individuellement concerne aussi d'autres femmes : un tremplin pour une reprise de pouvoir sur soi mais aussi un pouvoir d'agir ensemble.

Libérer la parole, s'observer, déconstruire ainsi ensemble préjugés et normes, et co-construire des savoirs empiriques, n'est-ce pas une démarche de « sorcières » ? Cette démarche d'émancipation collective constitue encore aujourd'hui un outil d'autonomisation

- face aux normes sexuelles sources de conflits intimes, non sans conséquence sur la santé sexuelle et reproductive
- face à la surmédicalisation et ses enjeux économiques : en effet associer à la co-construction de savoirs sur le corps ce que Rina Nissim nomme « le pouvoir des plantes »¹⁸ permet concrètement une autonomie pour les femmes, premières touchées par l'appauvrissement et le manque d'accès aux soins de santé.

¹⁴ Ibid.

¹⁵ Cf. [L'autosanté: pratiques et savoirs de femmes](#), analyse CEFA, 2013

¹⁶ Voir entre autres le témoignage et l'analyse d'Andrea Dworkin :

<https://rememberresistdonotcomply.wordpress.com/2013/08/01/la-liberation-sexuelle-une-supercherie-pour-exploiter-sexuellement-les-femmes/>

¹⁷ Grèves des femmes dans diverses usines : Herstal en 1966, Ford en 1968, etc.

¹⁸ Rina Nissim, *Une sorcière des temps modernes*, p.165

En 2016, la metteuse en scène belge, Christine Delmotte, créait une pièce intitulée « *Nous sommes les petites-filles des sorcières que vous n'avez pas pu brûler* ». Ce spectacle retrace quatre moments marquant l'histoire des luttes des femmes pour leurs droits : « les suffragettes en Angleterre et leur lutte pour le droit de vote en 1913, les féministes en France pour le droit à l'avortement en 1971, la jeune Malala au Pakistan pour le droit à l'éducation, les Femen en Ukraine contre les dictateurs et les prédicateurs religieux ». La partie sur les années 70 met d'ailleurs en scène une pratique de self-help avec l'auto examen gynécologique comme outil. C'est sans doute la première fois que cette pratique trouve un tel écho public.

La plupart de ces femmes ont connu de violentes répressions : prison, tortures, passages à tabac, pertes d'emploi, viols, assassinats, ... Il est encore bien des femmes, à travers le monde, persécutées pour leur engagement pour les droits des femmes, les droits humains et l'émancipation collective. Autant de chasses aux sorcières contemporaines ! Si nous avons écho des violences vécues par les femmes en Inde, en Egypte ou au Guatemala, tout proche de chez nous, à Bruxelles, le 11 février 2017, la 4^e manifestation non mixte « Reclaim the Night » contre les violences sexistes a été violemment réprimée par les forces de l'ordre¹⁹. Et-soudain-tout-basculé.

Pendant ce temps, dans le folklore belge entre autres, certains villages organisent encore symboliquement un brûlage de sorcières dans le cadre d'Halloween ou du carnaval...

Le corps est donc bel et bien « un champ de bataille »²⁰ dans l'Histoire. Pour citer ce collectif féministe qui a édité deux volumes créatifs il y a une dizaine d'années, dénonciateurs autant que libérateurs : « *Standards de beauté, culte de la minceur et de la jeunesse, racisme, etc., ancrent profondément dans le vécu corporel des femmes des modèles d'identification étroits et peu soucieux du bien-être de chacune* ». Autonomes, vieilles, racisées, poilues, sans enfant, militantes, trop (dé)vêtues, trans ... Sortir des places qu'un système oppresseur nous assigne nous rend assez vite « sorcières » : tout un imaginaire collectif colonisé qui justifie depuis des siècles de violentes représailles sur nos corps !

Les bribes d'une autre lecture de l'Histoire évoquées ici démontrent que le privé reste une question politique comme le revendiquent les féministes depuis un demi-siècle, intimement liée à l'économie capitaliste, patriarcale par essence.

¹⁹ <http://www.axellemag.be/violences-policieres-marche-feministe-bruxelles/> ; http://garance.be/cms/?Violences-policieres-contre-la&var_mode=calcul ; <http://www.zintv.org/Aggression-policiere-contre-une>

²⁰ Collectif, *Mon corps est un champ de bataille*, Ma Colère, 2005